

Le chiffre dans L'*Utopie*¹ de Thomas More

Faut-il encore présenter Thomas More (1478-1535) ? Chancelier d'Angleterre, décapité² par Henri VIII parce qu'il a refusé de prêter le serment de suprématie au roi³, canonisé par l'Eglise catholique (1935), Thomas More a commencé sa carrière comme avocat et est demeuré toute sa vie indéfectiblement attaché au catholicisme, ce qui a motivé la condamnation à mort dont l'a frappé le roi. Son ouvrage le plus célèbre parut en 1516 sous le titre : *Libellus vere aureus nec minus salutaris quam festivus de optimo reipublicæ statu de quo nova Insula Utopia*⁴, et généralement connu sous sa forme abrégée d' « Utopie », c'est-à-dire le lieu de nulle part. Critique à peine voilée de l'Angleterre, la cité d'utopie repose sur un urbanisme qui traduit l'appartenance de cet humaniste à son époque volontiers tournée vers l'Antiquité.

La cité d'utopie est construite sur une île d'accès difficile pour être soustraite aux influences extérieures. L'urbanisme délimite des avenues rectilignes isolant des quartiers. Dans chaque quartier : un lieu de loisir collectif, un hôpital, un restaurant collectif. La vie est en effet organisée en commun et de manière rationnelle.

L'organisation sociale repose sur un strict encadrement de la population. L'absence de propriété privée, un travail effectué en fonction des capacités de chacun, un rythme quotidien strictement et précisément réglé, une morale très stricte constituent la base d'un modèle dans lequel bien des communistes puiseront par la suite.

L'organisation économique dévore l'attention des gouvernants d'*Utopia*. Grâce à des prévisions économiques, le rapport production/consommation doit être équilibré. Le développement économique apparaissant comme la condition de l'affranchissement de la servitude matérielle, la planification vient tout à la fois rationaliser le travail et museler l'initiative individuelle qui risque de contrarier la volonté globale, condition du bonheur collectif. Car le danger est grand de voir les individus préférer leur profit à celui de la cité : pour y obvier, la monnaie est supprimée, sauf pour les échanges extérieurs.

Thomas More se présente donc comme un Anglais : il est d'abord insulaire. Ensuite, il accorde au bonheur matériel une place essentielle ; mais il demeure aussi un homme de son temps, très fortement inspiré par l'Antiquité⁵, tout autant qu'un chrétien, fortement attaché à la communauté fondée sur la solidarité.

Les chiffres tiennent, dans *Utopia*, une place très importante, tant il est vrai que certaines vérités, que Thomas More a soin de présenter comme des évidences, apparaissent d'autant plus lumineuses qu'elles sont étayées de manière chiffrée. Nous entrons avec lui dans une période nouvelle, celle de la « vérité scientifique », corroborée par la mathématique.

De fait, si l'on observe les moments durant lesquels l'auteur a recours aux chiffres, on s'aperçoit qu'en règle générale cet emploi n'est pas anodin. En règle générale seulement, c'est-à-dire qu'il convient avant toute chose de réfléchir sur l'emploi du chiffre dans son raisonnement.

¹ Nous avons travaillé sur la réédition récente du texte, réalisée par Marcelle Bottigelli dans la collection Librio (2011, 127 p.).

² En compagnie de John Fischer, l'évêque de Rochester.

³ En vertu de l'Acte de suprématie, adopté l'année précédente, le roi est le seul chef de l'Eglise d'Angleterre.

⁴ « Petit livre véritablement d'or et non moins utile que plaisant traitant du meilleur état de la république représenté par l'île nouvelle d'Utopie ».

⁵ Les influences de Platon, de Sparte, sont omniprésentes.

Sommairement, on peut constituer deux groupes : celui des références muettes aux chiffres et celui des références éloquentes⁶. Nous ne nous attarderons évidemment pas sur le premier groupe, qui ne présente guère d'intérêt. Il s'agit la plupart du temps d'une simple clause de style⁷, mais ce peut être également un souci du détail⁸. Ces exemples chiffrés ne fournissent pas véritablement matière à commentaire, à l'inverse de ceux que nous appellerons donc les chiffres éloquents. Proportionnellement, les chiffres muets (12) sont bien moins nombreux⁹ que les chiffres éloquents (92). Mais si l'on ajoute les deux catégories, on se retrouve à plus de cent occurrences dans un texte qui, pour l'édition que nous avons consultée, comporte un peu plus de cent vingt pages ; c'est-à-dire que More a recours au chiffre presque à toutes les pages. Pour un récit de voyage, le phénomène n'est pas négligeable, et nous sommes donc parti de l'idée qu'il n'était pas anodin¹⁰.

Et de fait, le recours au chiffre intervient à des moments capitaux du raisonnement¹¹. Afin d'en faire une analyse cohérente, et pour rester dans le domaine de spécialité qui est le nôtre, nous proposons de porter un regard politique sur ce recours au chiffre. Que veut prouver Thomas More que l'utilisation d'un chiffre peut l'aider à prouver ?

Le récit de Raphaël Hythloday permet à More de critiquer les régimes politiques de son temps (et singulièrement celui de l'Angleterre) et de proposer un monde parfait. Il lui appartient donc de définir un référent politique, c'est-à-dire un ensemble de valeurs autour desquelles devrait se structurer le monde du Bien. More est en effet un dualiste et le système qu'il propose est de nature manichéenne inégalitaire (I). Une fois le dogme défini, il en tire les conséquences logiques en exposant les relais de pouvoir (II) qui doivent permettre de mettre en œuvre cette politique révolutionnaire.

I/ Manichéisme inégalitaire¹²

Comme tous les adeptes d'une pensée de cette nature, More commence par définir un dogme (A), qui se présente beaucoup plus comme un modèle alternatif dans l'énoncé, mais certainement pas comme un modèle alternatif dans la manière de réfléchir, tout

⁶ Le phénomène est assez classique ; nous le relevions déjà en matière d'emprunts à l'Antiquité dans les discours des révolutionnaires français (v. Jacques Bouineau, 1789-1799 : *Les Toges du Pouvoir ou la Révolution de Droit Antique*, Toulouse, Association des Publications de l'Université de Toulouse-le-Mirail et éditions Eché, 1986, p. 95).

⁷ Ainsi en va-t-il au Livre I, p. 19 : « Assez de gens ambitionnent les faveurs du trône ; les rois ne s'apercevront pas du vide, si moi et deux ou trois de ma trempe manquons parmi les courtisans », ou au Liv. II, p. 90 : « A force d'expériences mille fois répétées, ils [les habitants d'Utopie] parvinrent à un succès complet [en matière d'imprimerie] » ou p. 123, qui constitue une référence très proche de la précédente : « Supposez qu'il vienne une année mauvaise et stérile, pendant laquelle une horrible famine enlève plusieurs milliers d'hommes », ou enfin de Liv. II, p. 24, où ce n'est pas un chiffre défini qui est utilisé, mais un ordre de grandeur : « La France apprend à ses dépens le danger de nourrir cette espèce d'animaux carnassiers [les militaires]. Cependant, elle n'avait qu'à jeter les yeux sur les Romains, les Carthaginois et une foule d'anciens peuples. »

⁸ Raphaël Hythloday, le voyageur qui a parcouru Utopia et qui en fait le récit a suivi Americo Vespucci « pendant les trois derniers des quatre voyages dont on lit partout aujourd'hui la relation » (Liv. I, p. 15) ; il critique à un moment le conservatisme : « J'ai vu presque partout de ces jageurs moroses, absurdes et fiers. Cela m'arriva une fois en Angleterre... » (Liv. I, p. 20).

⁹ Quant à la méthode, il est toujours difficile de comptabiliser les citations de cette nature. Nous reprenons ici celle que nous avons mise au point dans notre thèse : c'est-à-dire qu'en cas d'accumulation dans une même phrase de citations de même nature, nous ne comptons qu'une occurrence. Ceci signifie que si l'on comptait tous les chiffres clairement mentionnés dans le texte, on en découvrirait plus de 92. Mais en revanche, nous avons comptabilisé comme chiffres des expressions servant à donner un ordre de grandeur (la totalité) ou une réalité à la portée politique évidente (la majorité) ; c'est-à-dire que là, si on ne tenait compte que des chiffres stricts, on arriverait à moins de 92.

¹⁰ Pour faire une analyse véritablement scientifique du phénomène, il faudrait évidemment comparer avec de nombreux récits du même ordre, mais ce serait là un travail dépassant de très loin le cadre de cette modeste contribution.

¹¹ Un peu de la même manière que le recours à l'Antiquité dans le discours des révolutionnaires français ne se fait pas au hasard, mais possède une évidente portée politique.

¹² Pour la définition du concept et notre dette vis-à-vis de Jean-Louis Martres, nous renvoyons à nos travaux antérieurs, et notamment « Charles Giraud (1802-1881) », *Revue d'Histoire des Facultés de Droit et de la Science Juridique* n° 20, 1999, p. 137 sq.

comme nous l'avions, ici encore, constaté à partir de l'étude du discours des révolutionnaires français. Pour soutenir son argumentaire, il a recours à différents procédés de style (B) qui parachèvent au demeurant le dualisme du raisonnement.

A/ Définition du dogme

Puisque sa pensée est manichéenne, la définition du dogme se fait d'abord par la définition du Bien (a), pour l'atteinte duquel l'individu a le choix entre deux voies, qu'il présente apparemment sans humour : ceux qui renoncent au mariage¹³ et les autres¹⁴. La définition du dogme passe ensuite par la stigmatisation du mal (b).

a) Enoncer un catéchisme

Dans la cité d'utopie, l'individu n'existe pas ; seule compte la fonction. La *personula*¹⁵ est sacrifiée à la *persona*. More peut donc écrire de la manière la plus naturelle : « Chacun, sans cesse exposé au regard de tous, se trouve dans l'heureuse nécessité de travailler et de se reposer, suivant les lois et les coutumes du pays »¹⁶. La marge de manœuvre étant ainsi déterminée, More dénonce, naturellement pour ainsi dire¹⁷, l'inutilité des intellectuels par le recours au chiffre zéro : les Utopiens n'ont pas de philosophes, ce qui ne les empêche pas d'avoir fait les mêmes découvertes que « nous »¹⁸ en musique, dialectique, arithmétique et géométrie¹⁹.

Leur inutilité provient du fait qu'il existe une Vérité transcendante. More dit avec une naïveté qui pourrait être touchante que toutes les religions sont fausses, sauf une²⁰, ce qui explique l'unanimité dans les cérémonies religieuses²¹ et fonde la durée éternelle de la cité d'Utopie²² : « La raison inspire d'abord à tous les mortels l'amour et l'adoration de la majesté divine, à laquelle nous devons et l'être et le bien-être. En second lieu elle nous enseigne et excite à vivre gaiement et sans chagrin, et à procurer les mêmes avantages à nos semblables, qui sont nos frères »²³. Cette Vérité immanente dicte le comportement des hommes : « La nature, disent-ils encore, invite tous les hommes à s'entraider mutuellement, et à partager en commun le joyeux festin de la vie »²⁴, et c'est pourquoi « en dernière analyse, les Utopiens ramènent toutes nos actions et même toutes nos vertus au plaisir, comme à notre fin »²⁵, ce

¹³ « Les uns renoncent au mariage. Non seulement ils s'abstiennent du commerce des femmes, mais encore ils rejettent l'usage de la viande, et quelques-uns même celui de la chair de tous les animaux, sans exception. Ils se privent de tous les plaisirs de cette vie, comme étant choses dangereuses ; ils n'aspirent qu'à mériter les délices de la vie future à force de veilles et de sueurs. L'espoir de goûter bientôt ces délices les rend allègres et vigoureux », Liv. II, p. 114.

¹⁴ « Les autres, non moins affamés de travail, préfèrent l'état de mariage, dont ils apprécient les obligations et les douceurs. Ils pensent qu'ils se doivent à la nature et qu'ils doivent des enfants à la patrie. Ils ne fuient pas les plaisirs, pourvu que ces plaisirs ne les distraient pas du travail. Ils mangent la chair des quadrupèdes, afin de se rendre plus robustes et plus capables de supporter la fatigue », *Ibid.*

¹⁵ Pour utiliser un concept en cours d'élaboration ; v. Jacques Bouineau, « Devenir et limites des droits de l'Homme », colloque du CERDAP, 18-23 mars 2012, Grenoble, à paraître.

¹⁶ Liv. II, p. 72.

¹⁷ Tout système fondé sur une Vérité va, pour s'assurer qu'elle sera bien infrangible, limiter autant que faire se pourra la liberté de penser des pions qui évoluent sur son échiquier de puissance en ne présentant qu'une manière de réfléchir et en jetant l'anathème sur toutes les autres.

¹⁸ Le passage se trouve Liv. II, p. 77.

¹⁹ Ce ne sont pas les disciplines du *Quadrivium*, mais les quatre que Platon suggère d'enseigner, avec la gymnastique et l'astronomie.

²⁰ Liv. II, p. 111.

²¹ Liv. II, p. 118-121 ; le sujet lui tient particulièrement à cœur, signe de l'époque n'en doutons pas.

²² Liv. II, p. 124.

²³ D'après la note de l'éditrice, il y a là une reprise des idées stoïciennes.

²⁴ Liv. II, p. 80.

²⁵ Liv. II, p. 81.

qui ne l'empêche pas, comme tout penseur totalitaire, de condamner les divertissements²⁶ et de ridiculiser ceux qui choisiraient une autre voie que celle qu'il dépeint comme la seule bonne ; c'est à ce titre qu'il condamne l'avarice : si un avare enterre son trésor, qu'on le lui vole et qu'il n'en sache rien pendant dix ans, que le trésor ait été « enterré ou volé, il lui fait absolument le même usage »²⁷.

Comme il a mis en avant plus haut que la vie était un « joyeux festin », il n'hésite pas à filer la métaphore en assurant qu'il existe deux sortes de voluptés : les premières qui viennent du « rétablissement des organes épuisés par la chaleur interne »²⁸ après l'éjection des sécrétions intestinales, le coït, l'apaisement d'une démangeaison, ou bien le plaisir de boire ou de manger qui redonne des forces. La seconde volupté vient de l'absence de maladie : « plusieurs la mettent au premier rang ; et presque tous les Utopiens déclarent qu'elle est la base et le fondement du vrai bonheur »²⁹, et peu importe qu'on analyse la santé comme une volupté ou comme la cause qui produit la volupté, « dans les deux cas », le plaisir vient de la santé inaltérable. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire deux pages plus loin que les premiers plaisirs sont ceux de l'esprit ; « les jouissances animales sont les plus viles, les moins pures, et toujours il y a une douleur qui les accompagne »³⁰. Et logiquement, « mépriser la beauté du corps, affaiblir ses forces, convertir son agilité en engourdissement, épuiser son tempérament par le jeûne et l'abstinence, ruiner sa santé, en un mot, repousser toutes les faveurs de la nature, et cela pour se dévouer plus efficacement au bonheur de l'humanité, dans l'espoir que Dieu récompensera ces peines d'un jour par des extases d'éternelle joie, c'est faire acte de religion sublime »³¹.

Si l'on épouse cette manière d'être, nul doute que l'on accède plus aisément à toute chose. Ainsi, en moins de trois ans, les Utopiens ont compris les auteurs latins et grecs³². Comme ils ne connaissaient pas l'imprimerie, lors de son quatrième voyage en Utopie, Raphaël Hythloday a apporté des livres ; un seul d'un grammairien (Lascaris), quelques ouvrages de médecine (Hippocrate et Galien). Or, pour deux arts (l'imprimerie et la fabrication du papier), ils ont assimilé les connaissances et inventé ce que le voyageur n'était pas capable de leur expliquer. Ils ont reproduit les livres laissés par Hythloday par milliers d'exemplaires³³.

Peuple qui comprend la Vérité du monde, les Utopiens sont évidemment pacifistes. En cas de spoliation faite par des étrangers, ils ne déclarent pas la guerre, car « ils pensent avec raison qu'il serait trop cruel de venger, par la mort d'un grand nombre d'hommes, un dommage qui ne peut atteindre ni la vie ni le bien-être de leurs concitoyens »³⁴, mais il n'est pas faible non plus et se bat s'il n'y a pas moyen de faire autrement. En cas de guerre, la tête du prince étranger et d'un « certain nombre d'individus »³⁵ est mise à prix. Le salaire est doublé si on livre vivant l'un des proscrits. Ce système de mise à prix est destiné, « au prix de la mort d'une poignée de coupables » à épargner « les vies de plusieurs milliers d'innocents des deux partis »³⁶. A l'inverse, les Zapolètes³⁷ se battent tout le temps, descendent de leurs

²⁶ « Les Utopiens regardent aussi comme imaginaires les plaisirs de la chasse et des jeux de hasard, jeux dont ils ne connaissent la folie que de nom, ne les ayant jamais pratiqués. Quel amusement pouvez-vous trouver, disent-ils, à jeter un dé sur un tablier ? et, en supposant qu'il y ait là une volupté, vous vous en êtes rassasiés tant de fois qu'elle doit être devenue pour vous ennuyeuse et fade », Liv. II, p. 83.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Liv. II, p. 84.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Liv. II, p. 86.

³¹ Liv. II, p. 87.

³² Liv. II, p. 88.

³³ Liv. II, p. 90.

³⁴ Liv. II, p. 101.

³⁵ Liv. II, p. 102.

³⁶ Liv. II, p. 103.

montagnes par milliers et les parents s'entretuent, servant, en mercenaires, deux partis différents³⁸.

b) Soutenir l'indignation contre l'Erreur

Le procédé est classique dans le cadre d'une pensée manichéenne inégalitaire : on consacre des développements bien plus longs à préciser ce qu'est le Bien qu'à stigmatiser l'Erreur.

Une des premières erreurs de l'Angleterre, et la critique est directe cette fois, se trouve dans le système répressif. More souhaite apporter sa pierre à un édifice que l'on n'a toujours pas fini de bâtir, celui de l'exemplarité de la peine. Au cours d'un repas, Raphaël Hythloday rencontre un légiste réputé. « Cet homme, je ne sais à quel propos, se mit à combler de louanges la justice rigoureuse exercée contre les voleurs. Il racontait avec complaisance comment on les pendait çà et là par vingtaines au même gibet. Néanmoins, ajoutait-il, voyez quelle fatalité ! à peine si deux ou trois de ces brigands échappent à la potence, et l'Angleterre en fourmille de toutes parts »³⁹. L'occasion est propice pour le narrateur d'affirmer ses convictions : « Dans ce cas, la mort est une peine injuste et inutile ; elle est trop cruelle pour punir le vol, trop faible pour l'empêcher. Le simple vol ne mérite pas la potence, et le plus horrible supplice n'empêchera pas de voler celui qui n'a que ce moyen de ne pas mourir de faim. En cela, la justice d'Angleterre et de bien d'autres pays ressemble à ces mauvais maîtres qui battent leurs écoliers plutôt que de les instruire. Vous faites souffrir aux voleurs des tourments affreux ; ne vaudrait-il pas mieux assurer l'existence à tous les membres de la société, afin que personne ne se trouvât dans la nécessité de voler d'abord et de périr après ? »⁴⁰.

L'indignation qu'il manifeste est souvent soutenue par des chiffres contraires et complémentaires : « Ainsi, un avaré affamé enferme des milliers d'arpents dans un même enclos ; et d'honnêtes cultivateurs sont chassés de leurs maisons, les uns par la fraude, les autres par la violence, les plus heureux par une suite de vexations et de tracasseries qui les forcent à vendre leurs propriétés... Un seul pâtre ou vacher suffit maintenant à faire brouter cette terre, dont la culture exigeait autrefois des centaines de bras »⁴¹. Emporté par sa passion, il n'hésite pas à conclure : « Vous abandonnez des millions d'enfants aux ravages d'une éducation vicieuse et immorale. La corruption flétrit sous vos yeux ces jeunes plantes qui pouvaient fleurir pour la vertu, et vous les frappez de mort, quand, devenus des hommes, ils commettent les crimes qui germaient, dès le berceau, dans leurs âmes. Que faites-vous donc ? des voleurs, pour avoir le plaisir de les pendre »⁴². Imperturbable, son contradicteur lui dit qu'il n'a à peu près rien compris et qu'il va pulvériser ses arguments, qui sont au nombre de « quatre »⁴³.

Un peu plus loin, après en avoir appelé à l'autorité de Platon, Raphaël Hythloday ridiculise le système de la propriété privée : « ... le principe du *tien* et du *mien* est consacré par une organisation dont le mécanisme est aussi compliqué que vicieux. Des milliers de lois, qui ne suffisent pas encore pour que tout individu puisse acquérir une propriété, la défendre, et la distinguer de la propriété d'autrui. A preuve, cette multitude de procès qui naissent tous les jours et ne finissent jamais »⁴⁴.

³⁷ Dont le pays est situé à 500 000 pas d'Utopie - Liv. II, p. 103.

³⁸ Liv. II, p. 104.

³⁹ Liv. I, p. 21.

⁴⁰ Liv. I, p. 21-22.

⁴¹ Liv. I, p. 25.

⁴² Liv. I, p. 27.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Liv. I, p. 47.

B/ Procédés de style

Paradoxalement peut-être, d'apparence du moins, Thomas More se lance dans le raisonnement *utopique* au moyen d'un style fort éloigné du genre oratoire. C'est au fond un défenseur d'une Vérité nouvelle, qui veut amener ses lecteurs à la conviction au moyen d'un raisonnement quasi mathématique. Il a donc recours à la description scientifique (a) et au renforcement de son argumentaire par des exemples chiffrés, ce que nous appellerons le surlignage (b).

a) Description scientifique

More présente la cité d'Utopie sans beaucoup de poésie, mais avec un luxe de détails qui permet de s'en faire une représentation précise. L'île tout d'abord a 200 000 pas dans sa plus grande largeur, elle a 500 miles de tour et se présente sous forme d'un croissant, dont les cornes sont éloignées de 11 000 pas environ. Tout comme en Angleterre⁴⁵, il existe cinquante-quatre villes⁴⁶, séparées ici d'une distance qui peut varier entre vingt-quatre miles et une journée de marche à pied ; « tous les ans, trois vieillards expérimentés et capables sont nommés députés par chaque ville, et se rassemblent à Amaurote, afin d'y traiter les affaires du pays »⁴⁷. Chaque ville comporte treize prêtres⁴⁸

Au départ, Utopie était une presqu'île. C'est Utopus qui, lorsqu'il s'est emparé d'Abaraxa, fit couper l'isthme de 15 000 pas qui la joignait au continent. Pour effectuer ce travail, le concours de milliers de bras a été nécessaire. A l'image de ce que l'on connaissait dans l'Antiquité, et ce qui a encore cours en Italie à l'époque où écrit l'auteur, chaque ville dispose d'un territoire de subsistance de 20 000 pas⁴⁹, agrandi à la suite de guerres victorieuses, où les Utopiens ont annexé des domaines, qui rapportent 700 000 ducats par an au trésor, collectés par des questeurs⁵⁰.

L'île est arrosée d'un fleuve, l'Anydre⁵¹, qui prend sa source à 80 milles au-dessus d'Amaurote ; à la hauteur de la ville il a 500 pas de large ; son estuaire est à 60 miles de la capitale – à la marée montante, l'océan pénètre sur une longueur de 30 miles⁵².

b) Surlignage

Le recours au chiffre peut d'abord servir à Thomas More comme base de raisonnement. On en trouve le premier exemple lorsque Raphaël Hythloday se propose de convaincre en reprenant les arguments qui lui ont été présentés. Il veut récapituler ce qu'on lui a dit, relever les erreurs dues à l'ignorance des faits et enfin réfuter les arguments. Et il se lance : « Vous avez, si je ne me trompe, énuméré quatre... »⁵³ et on le coupe dans son élan, par crainte qu'il ne soit trop long. Il n'empêche, la logique du mouvement était partie.

Pour convaincre de la force de son témoignage, il précise qu'il a vécu cinq ans en Utopie⁵⁴, autant dire un lustre. Il a donc eu le temps de connaître leur histoire et de savoir, par

⁴⁵ Thomas More ne le dit pas explicitement, mais la référence est évidente.

⁴⁶ Liv. II, p. 53 ; en Angleterre, on a cinquante-trois comtés et Londres.

⁴⁷ Liv. II, p. 54.

⁴⁸ Liv. II, p. 115.

⁴⁹ Liv. II, p. 55.

⁵⁰ Liv. II, p. 108.

⁵¹ Ce qui signifie littéralement « sans eau ».

⁵² Liv. II, p. 57.

⁵³ Liv. I, p. 27.

⁵⁴ Liv. I, p. 48.

conséquent, que 1200 ans plus tôt (ce qui fait remonter à 315 ap. J.-C.), des Egyptiens et des Romains ont échoué en Utopie⁵⁵. Les Utopiens ont beaucoup appris d'eux, et les naufragés ont été tellement séduits par la contrée qu'ils ne la voulurent plus quitter. Le procédé est évidemment très habile : par cette fable, Utopie est, elle aussi, héritière de l'Antiquité, et donc possède ses lettres de noblesse pour être une terre civilisée.

Est-ce l'héritage romain qui a introduit la notion de « majorité » comme base de la légitimité ? En tout cas il y est fait référence à plusieurs reprises dans l'ouvrage⁵⁶, où elle flirte avec celle d'unanimité, surtout en matière religieuse. C'est « la plus grande partie » des Utopiens qui croient à un « Dieu éternel, immense, inconnu, inexplicable, au-dessus des perceptions de l'esprit humain, remplissant le monde entier de sa toute-puissance et non de son étendue corporelle. » Ce Dieu s'intéresse aux Utopiens durant leur vie, mais aussi après leur mort, où une « félicité immense » les attend, du moins « tous les Utopiens, à part une très faible minorité » le croient-ils ainsi, et « la plupart » sont convaincus que « les morts... assistent aux entretiens des vivants. »

L'intérêt d'un tel type de notation est évidemment de démontrer que les réalités ainsi présentées sont bonnes, puisque tous ou presque y accordent du crédit. Le chiffre est bien à la base du raisonnement.

Mais le chiffre peut aussi venir renforcer une vertu. On peut en trouver deux illustrations. La première ne mentionne pas un chiffre précis, mais contient une appréciation quantitative alliée à une notation qualitative. A propos du pays des Polylerites, Raphaël Hythloday précise qu'il « est assez peuplé, et leurs institutions ne manquent pas de sagesse »⁵⁷. De manière plus précise, parce que chiffrée cette fois, mais dans le même mouvement intellectuel, le narrateur relève la coutume des Macariens, selon laquelle le roi qui prend le pouvoir jure par serment qu'il ne possédera jamais plus de 1000 livres d'or dans ses coffres, car son but est « de travailler à la prospérité de l'Etat, [plutôt] que d'accumuler des millions »⁵⁸.

II/ Relais du dogme

Avec méthode, Thomas More souhaite présenter une nouvelle organisation politique. Dans un esprit qui rappelle celui de Platon parfois, il dépeint un monde idéal aux institutions (A) idéales, servies par une économie (B) qui pourra bien évidemment apporter le bonheur aux hommes. Le chiffre constitue en la matière un très précieux et très puissant allié.

A/ Institutions

Comme nous le relevions plus haut, il est en Utopie impossible de faire la différence entre *persona* et *personula*. Le moyen intellectuel utilisé par Thomas Moore pour faire accepter cette étonnante atteinte à l'individualisme naissant consiste à persuader à tous que le système étant parfait, nul, sauf à être dans l'erreur, ne saurait y déroger. Identique pour tous (a), la loi s'applique à tous (b).

a) Un environnement communautaire

⁵⁵ Il précise plus loin que les annales historiques remontent sur une période de 1760 ans, ce qui nous ramène au milieu du III^e siècle av. J.-C. dans notre calendrier.

⁵⁶ Liv. I, p. 45, Liv. II, p. 109, 112 et 113.

⁵⁷ Liv. I, p. 29.

⁵⁸ Liv. I, p. 43.

Dans le droit fil de la culture classique, More considère que la véritable civilisation est urbaine. Le royaume d'Utopie possède donc une capitale, Amaurote⁵⁹, qui borde le fleuve Anydre sur 2000 pas environ. Il s'agit d'une ville fortifiée, hérissée de tours à « des distances très rapprochées », et sillonnée de rues de 20 pieds de large⁶⁰. Des maisons de trois étages bordent ces rues. Propriétés de l'Etat, elles ne peuvent jamais devenir le bien propre de leurs occupants ; et du reste, pour « anéantir jusqu'à l'idée de propriété »⁶¹ parmi eux, les Utopiens doivent changer de maison tous les 10 ans en en tirant au sort une nouvelle. Ces villes, qui font évidemment penser à celles de l'Antiquité dans leur aspect, sont partagées en quatre quartiers égaux⁶², qui font écho aux quatre hôpitaux construits à l'extérieur des murailles.

Dans chaque rue, il y a de vastes hôtels qui portent des noms différents où logent les syphograntes⁶³ ; les 30 familles sont logées 15 à droite et 15 à gauche dans la rue, « elles vont à l'hôtel du syphogrant prendre leurs repas en commun »⁶⁴. Cette description contient en soi tout l'esprit des institutions d'Utopie : une société rigoureusement égalitaire, exception faite de ceux qui jouissent d'un statut particulier, justifié par la philosophie.

La famille agricole se compose d'au moins 40 individus et de deux esclaves⁶⁵. 30 familles sont dirigées par un philarque⁶⁶. Le statut de paysan n'est qu'exceptionnellement héréditaire, mais en revanche tout le monde doit cultiver la terre pendant deux ans⁶⁷. 10 philarques (et leurs 300 familles) obéissent à un protophilarque (anciennement nommé tranibore) ; « enfin, les syphograntes⁶⁸, au nombre de 1200, après avoir fait serment de donner leurs voix au citoyen le plus moral et le plus capable, choisissent au scrutin secret, et proclament prince, l'un des quatre citoyens proposés par le peuple ; car, la ville étant partagée en quatre sections, chaque quartier présente son élu au sénat⁶⁹ »⁷⁰. « La principauté est à vie, à moins que le prince ne soit soupçonné d'aspirer à la tyrannie. Les tranibores sont nommés tous les ans, mais on ne les change pas sans de graves motifs. Les autres magistrats sont annuellement renouvelés. »

Cet encadrement institutionnel à l'apparence mathématique fait écho à une réalité sociale qui rappelle largement la philosophie grecque. Tout y repose sur l'équilibre de la population. Chaque cité doit comporter 6000 familles ; chacune d'elle ne peut comporter que 10 à 16 jeunes gens pubères, mais un nombre illimité d'impubères. Le trop-plein est versé dans les familles moins nombreuses ; l'excédent d'une cité est versé dans une cité moins peuplée. « Enfin, si l'île entière se trouvait surchargée d'habitants, une émigration générale serait décrétée. Les émigrants iraient fonder une colonie dans le plus proche continent, où les indigènes ont plus de terrain qu'ils n'en cultivent »⁷¹, et si la population d'une cité diminue trop et que les autres cités de l'île ne peuvent pas rétablir l'équilibre par un excédent « (ce cas

⁵⁹ Et Thomas Moore écrit une phrase que les Romains n'auraient pas désavouée : « Qui connaît cette ville les connaît toutes, car toutes sont exactement semblables, autant que la nature du lieu le permet. », Liv. II, p. 57.

⁶⁰ Liv. II, p. 58.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² Thomas Moore l'écrit à deux reprises du livre II, p. 59 et p. 67.

⁶³ Cf. infra.

⁶⁴ Liv. II, p. 68.

⁶⁵ « *Servus ascripticius* : l'esclave attaché au fonds et cédé avec lui à chaque acquéreur ; le terme est dans le droit romain (*Codex Justinianus*) », comme le commente Marcelle BOTTIGELLI, à la n. 1 de la p. 55.

⁶⁶ Moore répète la notation dans le Livre II (p. 55 et 59, où l'on apprend que le philarque se nomme aussi syphogrant).

⁶⁷ « Chaque année vingt cultivateurs de chaque famille retournent à la ville ; ce sont ceux qui ont fini leurs deux ans de service agricole. Ils sont remplacés par vingt individus qui n'ont pas encore servi... Ce renouvellement annuel a encore un autre but, c'est de ne pas user trop longtemps la vie des citoyens dans des travaux matériels et pénibles. Cependant, quelques-uns prennent naturellement goût à l'agriculture, et obtiennent l'autorisation de passer plusieurs années à la campagne », Liv. II, p. 55.

⁶⁸ C'est-à-dire les philarques.

⁶⁹ Liv. II, p. 59. Redite avec une erreur à la p. 72.

⁷⁰ Redite à la p. 67

⁷¹ Liv. II, p. 66.

s'est présenté deux fois à la suite de pestes horribles) »⁷², on ferait un rappel du nombre voulu dans les colonies.

Chaque ville envoie trois députés au sénat d'Amaurote⁷³.

Les magistratures ne s'exercent qu'une fois. Les lois sont en petit nombre. En cas de procès, les parties se défendent elles-mêmes, car les avocats enseignent « les 1000 impostures de la chicane »⁷⁴.

Leur armée est commandée par un général en chef, choisi parmi les citoyens ; il a sous ses ordres deux lieutenants. Si le général est tué, l'un des deux lieutenants le remplace et est remplacé à son tour par un troisième. En cas d'invasion, on proclame la levée en masse. Prenant à l'évidence modèle sur le bataillon sacré des Thébains tel que Plutarque le décrit, Thomas More l'adapte dans une version compatible avec ses convictions catholiques : « Si la loi ne contraint personne de marcher contre son gré à la frontière, elle permet aux femmes, qui le veulent bien, de suivre leur mari à l'armée. Loin d'y mettre obstacle, on les y exhorte fortement, et c'est pour elles un brillant titre d'honneur. Durant le combat, les époux sont placés au même poste, entourés de leurs fils, de leurs alliés et de leurs proches, afin que ceux-ci se prêtent un mutuel et rapide secours, qui sont portés de nature à se protéger les uns les autres, avec la plus grande énergie »⁷⁵.

Comme on a déjà eu l'occasion de le constater, les Utopiens sont en fait des pacifistes. Ils considèrent donc que les traités sont inutiles et dangereux, car ils font croire qu'il n'y a « plus société de nature entre deux nations parce qu'une colline ou un ruisseau les sépare »⁷⁶. Au demeurant, ils sont un tel modèle que les peuples voisins demandent des magistrats aux Utopiens pour un ou pour cinq ans⁷⁷, ce qui ne surprend guère puisque « grâce à ses institutions », les Utopiens sont « le premier de tous les peuples »⁷⁸.

b) Une vie communautaire

C'est peu dire que la vie est communautaire, tant il est vrai que l'individu est sacrifié à la collectivité. D'abord, il existe une réunion mensuelle de tous les agriculteurs⁷⁹, sorte de grand messe civique d'autant plus destinée à cimenter la collectivité que personne ne peut s'exempter de l'agriculture⁸⁰. Politiquement, la population peut manifester son sentiment de manière directe⁸¹, bien que les décisions soient en fait prises par les responsables des habitants : « Les tranibores se réunissent tous les trois jours avec le prince et présence de deux syphograntes »⁸², en vertu d'une procédure juridiquement précisée⁸³.

La vie est aussi uniforme. Il faut constater en premier lieu que tout le monde travaille⁸⁴, mais que le travail n'est pas perçu comme un asservissement ; au contraire « ... un

⁷² Liv. II, p. 67.

⁷³ Liv. II, p. 72. Il dit qu'il l'a déjà dit, c'est qui est vrai, mais il avait dit 4 - v. p. 59.

⁷⁴ Liv. II, p. 96.

⁷⁵ Liv. II, p. 105.

⁷⁶ Liv. II, p. 99.

⁷⁷ Liv. II, p. 97.

⁷⁸ Liv. II, p. 88.

⁷⁹ Liv. II, p. 56.

⁸⁰ Liv. II, p. 61.

⁸¹ « Quelquefois... l'opinion de l'île entière est consultée », liv. II, p. 60.

⁸² *Ibidem*.

⁸³ « La loi veut que les motions d'intérêt général soient discutées dans le sénat trois jours avant d'aller aux voix et de convertir la proposition en décret », *ibid*.

⁸⁴ En Utopie, seulement 500 individus sont exemptés de travail par la loi, liv. II, p. 64 ; il s'agit du travail matériel – More précise cela liv. II, p. 77-, car la grande masse s'adonne à des travaux intellectuels pendant ses moments de liberté.. Le résultat est que six heures de travail par personne suffisent à produire ce dont l'île a besoin, alors que dans les autres nations, la plupart des gens sont oisifs : les femmes, les clercs, les rentiers, les valets, les mendiants ; beaucoup de ceux qui travaillent passent leur temps à fabriquer des choses inutiles (par ex. les objets de luxe), liv. II, p. 63.

décret autorise une diminution sur la durée du travail, car le gouvernement ne cherche pas à fatiguer les citoyens par d'inutiles labeurs »⁸⁵. Le modèle monastique n'est jamais très loin : « Les Utopiens divisent l'intervalle d'un jour et d'une nuit en 24 heures égales. Six heures sont employées aux travaux matériels⁸⁶, en voici la distribution :

Trois heures de travail avant midi, puis dîner. Après midi, deux heures de repos, trois heures de travail, puis souper.

Ils comptent une heure où nous comptons midi, se couchent à neuf heures, et en donnent neuf au sommeil...

Le soir, après souper, les Utopiens passent une heure en divertissements : l'été dans les jardins, l'hiver dans les salles communes où ils prennent leurs repas. Ils font de la musique ou se distraient par la conversation. Ils ne connaissent ni dés, ni cartes, ni aucun de ces jeux de hasard également sots et dangereux. Ils pratiquent cependant deux espèces de jeux qui ont beaucoup de rapport avec nos échecs ; le premier est la *bataille arithmétique*, dans laquelle le nombre pille le nombre ; l'autre est le *combat des vices et des vertus* »⁸⁷.

En second lieu, le vêtement est le même pour tous : le vêtement de cuir ou de peau pour le travail dure sept ans, celui qui les couvre quand ils cessent le travail dure deux ans⁸⁸. Mais surtout, les repas sont pris en commun, et le signal du début des agapes est sonné à la trompette ; alors « on dresse trois tables ou plus, suivant le nombre des convives. Les hommes sont assis du côté de la muraille ; les femmes sont placées vis-à-vis, afin que s'il prenait à celles-ci une indisposition subite, ce qui arrive quelquefois aux femmes grosses, elles puissent sortir sans déranger personne, et se retirer dans l'appartement des nourrices... Dans la salle des nourrices sont aussi les enfants qui n'ont pas encore cinq ans accomplis. Le syphograte et sa femme sont placés au milieu de la première table. Cette table occupe le haut bout de la salle, et de là on découvre d'un coup d'œil toute l'assemblée. Deux vieillards, choisis parmi les plus anciens et les plus respectables, siègent avec le syphograte, et de même, tous les convives sont servis et mangent quatre par quatre ; s'il y a un temple dans la syphogratie, le prêtre et sa femme remplacent les deux vieillards et président au repas. Des deux côtés de la salle sont rangés alternativement deux jeunes gens et deux individus plus âgés »⁸⁹. Les dîners et soupers commencent par une courte lecture de livre de morale ; les dîners sont courts, les soupers sont longs.

Le mariage lui-même est ici décidément une institution de droit public. L'âge du mariage est de 18 ans pour les filles, 22 pour les garçons. Les amours pré-nuptiales sont très sévèrement punies, car deux individus destinés à vivre ensemble doivent pouvoir supporter les mille désagréments de la vie commune⁹⁰. Dans les deux cas d'adultère ou « de mœurs absolument abominables », l'offensé peut se remarier⁹¹, mais le coupable est condamné au célibat et à l'infamie.

B/ Economie

⁸⁵ Liv. II, p. 65.

⁸⁶ Note : « C'est une des vues les plus hardies de Thomas More. La réalité de son époque lui présentait une tout autre image du travail : un décret de Henri VII fixait, en 1495, la durée du travail pour les ouvriers et les cultivateurs de 5 h. du matin à 7 ou 8 h. du soir, de mars à septembre ; du lever au coucher du soleil, de septembre à mars ; avec une demi-heure de repos pour le déjeuner. »

⁸⁷ Liv. II, p. 62.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Liv. II, p. 69-70.

⁹⁰ Liv. II, p. 92.

⁹¹ Les deux outragés peuvent se marier ensemble ou avec qui bon leur semble, liv. II, p. 94.

L'île d'Utopie est non seulement autosuffisante en matière alimentaire, mais surproductrice et « l'excédent est mis en réserve pour les pays voisins »⁹². A l'intérieur même de la cité « les pourvoyeurs s'assemblent au marché à une heure fixe. Et ils demandent une quantité de vivres proportionnelle au nombre de bouches qu'ils ont à nourrir »⁹³. On commence par fournir les hospices et ce qu'il y a de meilleur au marché est distribué à égalité entre tous les réfectoires, en proportion du nombre de mangeurs.

Les voyageurs, qui doivent être munis d'autorisation de déplacement avec la date du retour spécifiée, ne voyagent pas seuls, mais en groupe. Ils n'emportent rien pour la route, « car rien ne peut leur manquer, attendu qu'ils sont partout chez eux »⁹⁴. S'ils passent plus d'un jour quelque part, ils doivent y travailler de leur état.

Régulatrice interne, l'économie est aussi un instrument de dialogue international. Les trois premières séances du sénat sont consacrées aux statistiques économiques : on rétablit l'équilibre entre les cités, sans compensation pour les cités qui donnent, « ainsi la république utopienne tout entière est comme une seule et même famille »⁹⁵. Il y a deux ans de réserves en Utopie. L'excédent est vendu, mais la septième partie en est distribuée aux pauvres du pays où l'on exporte.

« Ordinairement ils prennent des billets en paiement ; mais ils ne se fient pas aux signatures individuelles. Ces billets doivent être revêtus des formes légales, et garantis sur la foi et le sceau de la ville qui les accepte. Le jour de l'échéance, la ville signataire exige le remboursement des particuliers débiteurs ; l'argent est déposé dans le Trésor public et on le fait valoir jusqu'à ce que les créanciers utopiens le réclament.

Ceux-ci ne réclament presque jamais le paiement de la dette entière ; ils croiraient commettre une injustice en ôtant à un autre une chose dont il a besoin, et qui leur est à eux inutile. Cependant il y a des cas où ils retirent toute la somme qui leur est due ; cela arrive quand ils veulent s'en servir pour prêter à une nation voisine, ou pour entreprendre une guerre »⁹⁶.

En fait, la puissance n'est pas liée à la richesse, ou du moins pas à la richesse telle qu'on l'entend d'ordinaire. Pour le faire comprendre, More a recours à une anecdote : un jour arrivent trois ministres des Anémoliens⁹⁷ avec une suite de 100 personnes habillées de soie et parées d'or ; or l'or, en Utopie, est réservé aux esclaves ou aux enfants, parce que futile : « Enfin, ils étaient couverts de ce qui fait en Utopie le supplice de l'esclave, la marque honteuse de l'infamie, le jouet du petit enfant »⁹⁸. Et sauf ceux qui avaient voyagé à l'étranger, « tous les autres regardaient en pitié cet appareil somptueux ». De manière un peu naïve, More tire la morale de cette histoire ainsi qu'il suit : « Deux⁹⁹ jours après leur entrée dans Amaurote, les ambassadeurs comprirent que les Utopiens méprisaient l'or autant qu'on l'honorait dans leur pays. Ils eurent l'occasion de remarquer sur le corps d'un esclave plus d'or et d'argent que n'en portait toute leur escorte. Alors ils rabattirent de leur fierté, et, honteux de la mystification qu'ils avaient subie, ils dépouillèrent en hâte le faste qu'ils avaient si orgueilleusement déployé...

⁹² Liv. II, p. 56.

⁹³ Liv. II, p. 68.

⁹⁴ Liv. II, p. 71. On ne peut s'empêcher ici de songer aux Evangiles.

⁹⁵ Liv. II, p. 72.

⁹⁶ Liv. II, p. 72-74.

⁹⁷ Ανεμολιοσ, en grec, signifie vide comme le vent.

⁹⁸ Liv. II, p. 75.

⁹⁹ Pas trois.

Les Utopiens... s'étonnent aussi qu'un riche, à intelligence de plomb, stupide comme la bûche, également sot et immoral, tienne sous sa dépendance une foule d'hommes sages et vertueux, parce que la fortune lui a abandonné quelques piles d'écus »¹⁰⁰.

¹⁰⁰ Liv. II, p. 76.